

GÉRARD HEUZÉ
MONIQUE SÉLIM

FA
C a s s e

QUELQUES REPÈRES POUR L'ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Si les « Études indiennes » ne sont certainement pas polarisées autour du thème du travail, il existe tout de même aujourd'hui une impressionnante collection d'ouvrages consacrés au sujet. Les premiers textes synthétiques ont été le fait de Britanniques au début de ce siècle et en ce qui concerne les Français, c'est sans doute André Philip (*L'Inde moderne*, 1930) qui a le premier accordé de l'attention au champ des relations de travail et de l'industrialisation. En Inde même, l'intérêt soutenu pour ces questions date des années 1870-1880, quand des débats intellectuels ont posé la question de la mise en place d'un droit du travail (le premier *Factory Act* date de 1881), mais il est resté très circonscrit jusqu'aux années 1920, durant lesquelles le surgissement des conflits massifs du travail, le développement des syndicats et la montée en puissance du mouvement de lutte pour l'Indépendance se sont conjugués pour donner une importance cruciale, mais spécifique, à ces thèmes. Leur approche restera longtemps marquée par les circonstances qui ont présidé à leur entrée en scène. Ils se sont, par ailleurs, initialement vus abordés par des philanthropes, des militants du mouvement ouvrier, des juges et des hommes politiques, avant de l'être par des dirigeants syndicaux devenus ou non ministres après l'Indépendance et diverses sortes d'administrateurs soucieux de raconter leurs mémoires. Dans les sciences sociales, l'essor des études du travail n'est venu qu'après les années 1950 et surtout 1960, et selon les aléas de l'industrialisation du pays. L'Inde abrite aujourd'hui des institutions de recherche renommées sur ce thème comme l'Institut de « management » d'Ahmedabad, le Tata Institute of Social Sciences de Bombay le Sri Ram Research Institute de Delhi, le National Institute of Labour Studies de New Delhi, l'Institute of Applied Manpower Research de Delhi ou le Giri Institute de Laknau. Plusieurs universités et les centres de recherche de l'ICSSR (Surat et Calcutta

O.R.S.I.O.M. Fonds Documentaire
N° 37594 α 1
Cote B

notamment) s'intéressent aussi de manière spécifique au travail, à côté d'innombrables institutions de moindre ampleur.

Les cadres d'interprétation théoriques des recherches menées en Inde autour du travail n'ont jamais été uniques mais ils se sont constamment et fortement diversifiés depuis l'Indépendance. C'est un champ où les contradictions d'intérêts pèsent d'un poids considérable dans l'élaboration des schémas interprétatifs, sans qu'il soit cependant possible de nier l'autonomie des concepts et des méthodes. Au début, des écoles d'interprétation mécaniste et descriptive, et plusieurs variétés de fonctionnalismes d'inspiration américaine ont été quasiment plébiscitées, quoiqu'il faille aussi faire la part des tendances nationalistes (fréquemment en quête d'harmonie sociale et de justification historique) et accorder une part, bien plus réduite que dans le champ des études économiques, aux schémas d'interprétation de plusieurs types de marxisme. Ces derniers s'expriment dans deux optiques principales : historiciste, et portée à faire de l'histoire des conflits du travail la base d'une eschatologie, et économiste, soucieuse de replacer le travail dans l'ensemble productif (beaucoup d'approches quantitatives macro-économiques, fréquemment sophistiquées). On s'est longtemps principalement préoccupé des ouvriers de la grande industrie, en délaissant largement le champ des autres secteurs de main-d'œuvre, et les approches ont longtemps visé à comparer ces ouvriers à leurs équivalents occidentaux afin d'en évaluer les manques et les faiblesses. Ce type d'interprétations semble devoir être relié à l'importance et au caractère directif des financements privés ou publics de la recherche, et à des modes de collecte des données qui attribuaient, au moins jusqu'en 1970, une place secondaire à l'approche de terrain. Depuis cette époque, la recherche dans les différents champs et disciplines relatifs au travail a pris du recul vis-à-vis des présupposés conceptuels comme des intérêts économiques, pendant que les méthodes se sont affinées et se sont complexifiées. L'importance des zones d'ombre et la gravité des oppositions heuristiques fréquemment liées à des objectifs de recherche contrastés continuent cependant à caractériser l'ensemble des travaux consacrés au champ d'étude. Les domaines de consensus sont rares et il s'agit d'ailleurs en général de malentendus liés à la prégnance de stéréotypes. Ce qui se passe dans ce domaine paraît cependant de plus en plus passionnant (contrairement, nous semble-t-il, à la scène européenne actuelle), l'importance des enjeux liés au développement, et à ses échecs, ne pouvant que stimuler la réflexion. L'existence de courants très divergents, qui savent parfois éviter les polémiques de mauvais aloi, se révèle par ailleurs fréquemment stimulante.

I

LES APPROCHES DE SOCIOLOGIE INDUSTRIELLE
ET D'ETHNOLOGIE DE L'ENTREPRISE

Dans la multiplicité des approches et la variété des écoles, la sociologie industrielle occupe une place particulière. Elle a trouvé dans la conjoncture indienne un terrain de développement privilégié. Les études sont extrêmement nombreuses et au sein de ce courant, les travaux concernant les couches ouvrières et les investigations sur des entreprises particulières abondent. Ces recherches ont semblé traversées à des degrés très divers par une problématique centrée sur le processus d'industrialisation et l'accession de l'Inde aux structures d'une société industrielle, lesquelles se

présentent nécessairement aux chercheurs comme sujets de questionnements, de contestations, ou de redéfinitions. Dans ce cadre de réflexion – inévitablement schématisé –, les formations sociales existant indépendamment du travail industriel, plus globalement « la culture » au sens le plus large du terme, sont souvent conçues dans une extériorité et une disjonction première avec l'univers de l'entreprise, postulé comme un lieu de rationalité économique et productive. Les relations entre la sphère du travail et l'environnement social sont alors perçues comme décisives : elles doivent être saisies mais se posent plus ou moins en termes d'adaptation, d'imbrication ou de pénétration réciproques ; on tente parfois d'appréhender « les obstacles sociaux » à une industrialisation efficace et normalisée ou encore, selon un point de vue bien identifié, et largement critiqué, de juger le « commitment » de l'ouvrier indien. La caste, symbole de la spécificité de la société indienne, pressentie de temps à autre de manière latente comme la résurgence exhibée ou le stigmate d'une « tradition » non maîtrisable, prend dans ces débats d'idées une place déterminante. Il s'agit alors dans ce contexte de mesurer son influence sur les procès d'embauche et de recrutement, d'organisation et de hiérarchisation interne, de syndicalisation, d'unification ou de division... Les études sont ainsi amenées à prendre position de manière explicite ou implicite sur ce sujet qui paraît crucial : d'aucuns inclinent à percevoir les symptômes d'une extinction progressive de la caste avec l'essor de l'industrialisation lorsque d'autres s'efforcent de constater son ajustement effectif aux transformations économiques.

Dans cette optique de recherche, une certaine tendance vise à ce que l'articulation travail/hors travail soit parfois peu appréhendée comme un objet d'étude sociologique autonome, révélateur en tant que tel d'un paysage singulier de rapports sociaux : elle émerge alors dans la dépendance d'autres problématiques aux termes desquelles elle semble subordonnée.

*

L'étude réalisée par A. Niehoff, *Factory Workers in India*, sur les ouvriers de Kanpur est axée sur les rapports entre fonctionnement industriel et caste et s'interroge sur les possibilités de mobilité individuelle, analysées principalement à partir de la caste et de la famille. Cette étude, résultat d'un an de terrain, utilise plusieurs outils d'enquête : entretiens non directifs dans la résidence des sujets, questionnaires et « visites » d'usine. Le tableau offert des couches ouvrières de Kanpur vise à mettre en évidence les changements sociaux introduits par l'industrialisation : si les acteurs continuent à s'insérer dans deux systèmes de classement – « caste » et « classe » –, on constate une prépondérance actuelle des « positions de classe ». La population ouvrière – composée au départ principalement de castes inférieures – témoigne ainsi d'une importance progressive en son sein de castes élevées, poussées à migrer en ville en raison des difficultés économiques rencontrées en milieu rural. A. Niehoff met l'accent sur la « liberté » sociale qu'apportent la résidence urbaine et le travail industriel – en particulier pour les castes inférieures – en rendant obligatoires les relations inter-castes et en orientant en quelque sorte vers un « nivellement des castes ». À l'encontre de ce mouvement, il note néanmoins sur cent soixante mariages un seul mariage inter-castes, la discrimination et la ségrégation résidentielle de la caste la plus basse, celle des balayeurs, le maintien de certaines prohibitions alimentaires... Il considère pour conclure que la mobilité sociale est

présentement très réduite pour les ouvriers auxquels les salaires – compte tenu par ailleurs du coût élevé des prestations rituelles et des dettes contractées en vue des mariages, funérailles, etc. – permettent juste de survivre, mais que l'on peut légitimement espérer que des perspectives de mobilité s'ouvriront largement avec la croissance industrielle.

Tout en se fondant sur une critique des présupposés théoriques qui visent à opposer les configurations « traditionnelles » aux sociétés urbanisées et industrialisées et qui tendent ensuite à évaluer la rencontre entre ces deux « idéal-types », R.D. Lambert situe son propos dans une problématique de la « modernisation ». *Indian Factory Workers and Social Change...* est un ouvrage célèbre qui offre une analyse comparative des ouvriers de cinq entreprises privées de Poona, classées en trois types, A, B et C selon leur degré d'avancement technologique et la qualification requise pour les travailleurs. Cent ouvriers dans chacune des quatre premières usines, cent cinquante dans la dernière ont été interviewés à leur domicile ; un sur dix de ces ouvriers ont été ensuite réinterviewés. Les caractéristiques sociales de la force de travail, les modes de recrutement et le « commitment » de l'ouvrier, l'organisation interne de l'entreprise, les rapports entre l'ouvrier et la hiérarchie constituent les principaux thèmes abordés et points de comparaison entre les diverses usines. L'enquête sur la composition de la force de travail – faisant appel à des critères classiques : âge, sexe, famille, éducation, alphabétisation, caste, statut ethnique, migration... – montre qu'il n'y a pas une différence très nette entre les ouvriers pris dans leur ensemble et la population de Poona ; des différences importantes existent en revanche entre les usines ; dans les plus récentes, le niveau social de la main-d'œuvre est le plus élevé tant en ce qui concerne la caste que l'éducation reçue et cette main-d'œuvre est la plus jeune. Parallèlement à la grande expérience professionnelle des ouvriers et à leur investissement notable dans le travail, R.D. Lambert relève le poids des réseaux d'interconnaissance et de parenté dans les procès d'embauche, et celui des représentations de l'emploi qui le désignent comme une « propriété ». Des corrélations étroites entre caste et éducation, l'intervention des facteurs de caste au niveau extrême des hiérarchies professionnelles sont observées ; le bilan nuancé de R.D. Lambert s'efforce néanmoins d'établir la prépondérance de l'éducation sur la caste tout en soulignant que seule l'usine de type C marque une réelle rupture avec le passé dans la mesure où s'y manifeste une prédominance des « achieved status » sur les « ascribed status », faisant toute leur place aux performances professionnelles et aux aspirations promotionnelles. Cette usine de type C – exemplaire aux yeux de R.D. Lambert – ne devrait cependant pas faire oublier, rappelle l'auteur, combien la modernisation est un chemin long et épineux et les difficultés intrinsèques à soumettre le marché indien du travail industriel à une rationalisation réelle.

En 1970, peu après les travaux de A. Niehoff et R.D. Lambert, N.R. Sheth publiait *The Social Framework of an Indian Factory* ; il s'agissait de sa thèse, dirigée par l'anthropologue M.N. Srinivas, et effectuée dans une perspective ethnologique. Cette étude d'une usine de type très « moderne » – baptisée fictivement « Oriental » – implantée dans une ville de 300 000 habitants en plein développement industriel et commercial, prend pour objet les rapports internes à l'entreprise, et cumule une observation à l'intérieur de l'usine, une saisie du « background » des ouvriers et des entretiens. L'usine sélectionnée a une excellente réputation tant en ce qui concerne sa productivité que ses modes de gestion de la main-d'œuvre ; dès 1954, elle collabore avec une firme allemande et durant la période de l'enquête elle

est en pleine expansion. La compagnie dans laquelle elle s'inscrit est devenue publique en 1949. Néanmoins, comme ailleurs, une réserve d'ouvriers non qualifiés, engagés quotidiennement par un « contractor », coexiste avec la main-d'œuvre salariée et stable de l'usine. L'étude de N.R. Sheth est centrée sur l'analyse des rôles et des comportements, sur les rapports entre organisation « formelle » et relations « informelles ». Cette approche institue un déplacement notable en regard des axes de questionnement précédemment cités, déplacement qui transparait également dans les conclusions. N.R. Sheth considère que le lien entre castes et travail n'est pas aussi exclusif qu'on le suppose souvent – même en milieu rural – et que ce lien devient en ville très faible : les mouvements migratoires conduisent à ce que la recherche urbaine d'emploi s'effectue dans un oubli relatif des métiers « traditionnels ». Dans l'usine « Oriental », il constate ainsi que toutes les castes sont intégrées aux différents niveaux de la hiérarchie professionnelle et que les employés ne sont pas trop « contraints » au statut de caste ; le recrutement s'effectue néanmoins principalement à partir de la parenté, de la caste, du voisinage ou encore des liens « d'amitié », pratiques qui s'inscrivent dans la logique des devoirs incontournables envers les membres des groupes d'appartenance (caste, village, parenté). L'usine est de ce point de vue un champ où s'exerce une certaine inter-connaissance : la sphère du travail et l'univers extérieur ne peuvent donc être appréhendés de façon séparée et leurs fonctionnements révèlent une intégration sociale réciproque – d'autant plus que la sécurité offerte par l'emploi, l'assurance d'un revenu, permettent de remplir les obligations institutionnelles liées à la caste, la parenté, etc., chez toutes les catégories de personnel. Le « prestige » qui entoure cette usine implique par ailleurs une grande valorisation des emplois en son sein et un sentiment très fort d'appartenance à l'entreprise dont le « patron » est perçu à la fois comme propriétaire, « maître » et « père » dans une continuité qui prend parfois des formes religieuses, accentuée par le fait qu'un ensemble de prescriptions rituelles sont observées à l'intérieur de l'usine et entre autres respectées par sa Direction comme congés. Le croisement de ces données conduit N.R. Sheth à renouveler l'appréhension des interactions entre travail industriel et structures sociales : dans ce contexte spécifique où le statut octroyé par le travail apparaît déterminant, les relations interpersonnelles qui se développent dans l'usine, les positions distinctives et hiérarchiques internes trouvent dans le langage de la caste, de l'origine linguistique, de la parenté... des modes de traduction visant à établir la légitimité des revendications émises : salaires et promotions, avantages ou insatisfactions professionnels sont l'objet d'une interprétation construite par les employés en des termes de référence externes au travail, qui puisent leur source dans les hiérarchies statutaires instituées par la société. Ces remarques induisent N.R. Sheth à se situer en quelque sorte de façon médiane dans la problématique bipolarisée sur industrialisation et société indienne : il n'y a pas d'opposition définitive entre la « rationalité industrielle » et les rapports sociaux globaux spécifiques à la conjoncture indienne. Les schèmes « traditionnels » de la caste et de la religion impriment les rapports internes à l'entreprise comme le montre l'usine « Oriental », qui est un mélange de normes « traditionnelles » et « rationnelles » ; enfin le développement économique n'est pas nécessairement tourné vers un processus « d'égalitarisme », compte tenu de la « force vitale » que constitue la « tradition » en regard du « changement social ».

Dans un excellent article consacré à une analyse critique des travaux sur les ouvriers de l'industrie indienne, « Sociological Studies of Indian Industrial

Workers », N.R. Sheth explicite d'autre part clairement sa position sur les recherches existantes :

« The early pioneering studies dealing with the social characteristics of workers and the problems of recruitment and commitment have now become irrelevant as a result of the spread of industrial activity covering most the regions within the country. Studies on motivations and attitudes of workers constitute the focus of attention of industrial sociologists. But these studies are governed mainly by an urge to identify among workers areas of maladaptation to industrial discipline. While some studies may have some value, it is important to examine and understand the concrete problems, urges, anxieties, hopes and aspirations of workers as dynamic parts of their industrial organisation as well as social organisation. The choice of concepts and methodology should be oriented to the accomplishment of this task. Above all the industrial worker as a subject for sociological study should be treated as a citizen and a living piece of sociocultural reality rather than as an agglomeration of attributes to be filled into one or other set of conceptual pigeon holes. »

Dans une direction opposée, à titre d'exemple de la portée toujours prégnante de certains débats, on évoquera très rapidement certaines des déductions par lesquelles s'achève l'étude de B.R. Sharma, *The Indian Industrial Worker*, publiée en 1974. Cette enquête, réalisée auprès des ouvriers d'une usine automobile de Bombay, adjoint à des entretiens approfondis auprès de deux cent soixante-deux ouvriers, un traitement statistique des données et l'utilisation de nombreuses variables et items de mesure de facteurs telle « l'aliénation ». B.R. Sharma considère que les scènes sociales travail/hors travail n'entretiennent aucune relation. L'éducation, l'inscription urbaine, l'expérience du travail industriel déterminent la nature de la force de travail. Une transition réussie a été établie entre deux systèmes sociaux et aucune association ne peut être constatée entre caste et statut professionnel ; la société indienne « traditionnelle » n'est pas un obstacle au « commitment » de l'ouvrier dans le travail industriel. Ce dernier ne subit aucune influence culturelle. Il témoigne d'un « investissement communautaire » faible et seule domine la technologie du travail.

Les travaux bien connus de U. Ramaswamy et de E.A. Ramaswamy sur les populations ouvrières de Coimbatore et plus largement leurs contributions théoriques sur le développement de la société indienne prennent une place très importante dans la tentative d'une compréhension de la nature de la configuration industrielle indienne. Leurs publications sont nombreuses et d'un apport décisif ; on citera de E.A. Ramaswamy : *The Worker and his Union: A Study in South India* qui est une investigation ethnologique portant sur l'investissement syndical des ouvriers de Coimbatore et fondée sur un terrain intensif de quinze mois entre 1953 et 1964 puis sur de nouvelles enquêtes en 1967 et 1971. Dans sa préface, M.N. Srinivas souligne que cette étude marque une étape dans la perspective d'extension des méthodes ethnologiques d'observation participante aux terrains urbains et industriels ; *Industrial Relations in India*, ouvrage collectif préfacé par A.M. Shah (1978) qui rappelle que les études de sociologie industrielle ont été trop souvent confinées aux relations managers/ouvriers/syndicats, à la participation des ouvriers à la Direction ou encore à l'étude des conflits sociaux ; que ces études ont été limitées à l'impact de l'industrialisation sur la société. Il met l'accent sur la nécessité d'une observation à l'intérieur de l'entreprise, d'une saisie fine des relations interpersonnelles, d'une analyse des rapports avec la caste, la famille, le voisinage, l'école, et plus globalement sur l'intérêt que l'anthropologie sociale trouverait à se tourner vers le secteur industriel ; *Power and Justice : The State in Industrial Relations* (1984) où, parallèlement à

l'analyse de conflits sociaux précis dans l'industrie, sont exprimées les vues de l'auteur sur les rapports entre le travail et le capital et le rôle de l'État ; *Industry and Labour. An Introduction* (1981), qui offre une synthèse des questions que pose l'industrialisation en Inde (recrutement, « commitment », conséquences de l'industrialisation, syndicats et syndicalisation, participation et contrôle ouvrier...) ; U. Ramaswamy, *Work, Union and Community : Industrial Man in South India* (1983), se fixe pour but une analyse fine des inter-relations existant entre les expériences de l'ouvrier – appréhendées dans leur totalité – au travail, dans son insertion quotidienne extérieure à l'univers professionnel et dans le syndicat. L'ouvrage propose comme une réponse aux différentes théories de l'industrialisation de l'Inde. Cette étude repose sur un terrain intensif de dix mois mené à partir de l'immersion personnelle du chercheur dans une collectivité résidentielle de travailleurs des usines textiles de Coimbatore (habitat dans une famille d'ouvriers). Une seconde cité a également fait l'objet d'une investigation dans une optique comparative.

Les conclusions de U. Ramaswamy retiennent l'attention. Sa thèse vise à mettre en évidence la cohérence globale de « l'homme industriel » indien telle que l'illustre l'ouvrier de Coimbatore : ce dernier partage des valeurs – selon l'expression de l'auteur – « universellement industrielles » et d'autres « typiquement indiennes ». Ainsi l'ouvrier de Coimbatore – dans le travail et dans l'action syndicale – n'est-il pas différent de son homologue de l'Ouest : il ne regarde pas ses collègues comme membres d'une caste spécifique et les agencements relationnels internes au travail ne tiennent pas réellement compte des castes. Parallèlement, la vie hors travail est profondément marquée par l'expérience professionnelle et syndicale, et les relations interpersonnelles qui s'y développent sont liées aux rapports propres au lieu de travail : on constate par exemple des relations sociales intenses entre collègues. Le travail, l'action syndicale et la participation politique – très importante, de type factionnaliste – dominant donc la vie des ouvriers et s'inscrivent à l'encontre d'une influence de la « tradition ». La transformation des rapports entre intouchables et castes supérieures en témoigne et si une barrière est maintenue, elle ne repose plus sur les fondements « traditionnels » : la caste n'est dès lors pas la structure de base des rapports sociaux en jeu dans la collectivité ouvrière, qui montre en revanche le poids décisif d'une « culture » du travail industriel. Cette interprétation globale s'appuie sur un ensemble très riche de descriptions concrètes parmi lesquelles on note néanmoins la persistance de l'endogamie de caste ; deux exemples sont donnés de mariages intercastes : dans le premier, l'ouvrier rejeté par son voisinage a été contraint de quitter à la fois son domicile et son travail ; dans le second, la jeune femme s'est suicidée. Par ailleurs U. Ramaswamy souligne que si aux intouchables ne sont plus associées des représentations de « pollution », la « saleté » leur est systématiquement attribuée. Cette substitution de l'hygiène aux hiérarchies religieuses constitutives apparaît à l'auteur comme un changement déterminant.

Au rang des qualités « universelles » de l'ouvrier indien, U. Ramaswamy relève à un autre niveau le sentiment partagé d'un droit à l'emploi, perçu par ailleurs comme une propriété dont les enfants peuvent hériter. L'ouvrier de Coimbatore est, aux yeux de l'auteur, pleinement et spécifiquement indien : ces caractéristiques ressortent d'une confrontation avec les thèses marxistes. Ainsi l'ouvrier indien a-t-il une « position de classe » complexe due à ses multiples sources quotidiennes de revenu s'ajoutant à un salaire. Son engagement dans des activités « capitalistes » – telles la vente, la petite entreprise, etc. –, sa volonté première d'augmenter par tous les moyens ses

gains, ses aspirations paysannes, la composition hétérogène des groupes familiaux dans lesquels il s'insère, etc., rendent difficile une adéquation à une image « orthodoxe » du « prolétariat ». Sous cet angle U. Ramaswamy cerne un autre problème dans la « conscience de classe » et plus globalement les conceptions des travailleurs de Coimbatore : ces derniers considèrent la propriété privée et la poursuite du profit comme entièrement légitimes ; posséder une ferme ou une petite entreprise, devenir propriétaire et se libérer du travail salarié, être son propre patron et rejoindre « la classe » des possédants sont des ambitions largement partagées qui apparaissent à l'auteur typiques de « l'homme industriel indien ». Ainsi « l'ouvrier » donne-t-il à voir une synthèse réelle et efficiente entre la « culture » indienne spécifique et le travail industriel, dans son « universalité » intrinsèque : si la technologie industrielle ne détruit pas nécessairement la culture et n'est entachée d'aucune suprématie systématique et définitive, c'est, conclut U. Ramaswamy, que l'expérience industrielle est avant tout le résultat d'une « interaction dynamique entre technologie, culture et société ».

On perçoit notamment, à travers ce survol trop rapide et partiel de quelques travaux, une certaine référence à l'ethnologie comme mode d'accès à la réalité sociale du fait industriel dans une conjoncture de développement économique ; les méthodes d'investigation ethnologique – en tant qu'elles ont vocation de livrer des matériaux sur la quotidienneté d'acteurs concrets – paraissent alors pressenties comme susceptibles d'apporter de nouvelles réponses plus adéquates aux questions posées par l'industrialisation d'une société dont les règles de fonctionnement ont la forme de structures et d'institutions particulièrement puissantes. Ce recours à l'ethnologie s'effectue par son insertion relative dans des problématiques à l'approfondissement desquelles elle est appelée à contribuer bien qu'elle ne les ait généralement pas initiées.

Au sein de cette configuration scientifique, les recherches de Marc Holmström prennent une place essentielle : l'objectif est ici défini d'une « anthropologie du travail industriel » en Inde et du développement d'une « anthropologie des sociétés complexes industrialisées ». Le point de vue de l'auteur a beaucoup évolué entre ses deux livres, *South Indian Factory Workers* (1976) et *Industry and Inequality : The Social Anthropology of Indian Labour* (1984), dont l'ampleur des analyses proposées est impressionnante. *South Indian Factory Workers* mettait en évidence, à partir de l'étude intensive de cent quatre ouvriers de quatre usines – deux privées, deux publiques de Bangalore – l'importance d'une « citadelle de la sécurité » et en son sein la progression actuelle d'une alternative aux modèles hiérarchiques et la montée des idées de « choix » et « d'égalité » qui s'inscrivent dans une continuité historique dialectique. *Industry and Inequality* – dont les ambitions théoriques sont beaucoup plus vastes – repose à la fois sur des enquêtes et des observations personnelles et sur une réflexion à partir de l'ensemble des recherches effectuées sur l'industrialisation de l'Inde, sa structure économique et son marché du travail. Centré sur les rapports entre secteurs « organisé » et « inorganisé », ce livre revient sur la thèse précédemment présentée qui, à travers l'image de la « citadelle », édifiait une barrière fixe entre deux univers sociaux disjoints. Cette vision est jugée aujourd'hui par l'auteur comme simplificatrice et il s'érige contre une interprétation économique dualiste. Il met l'accent sur les imbrications profondes entre secteurs « organisé » et « inorganisé », sur l'absence de frontières rigides, sur un certain « continuum » balisé de « pôles » : ainsi ne peut-on plus considérer qu'il existe deux « classes séparées »

possédant des intérêts conflictuels comme le montre l'analyse de la situation présente, des pratiques et des représentations des acteurs. Cette contribution majeure à l'anthropologie du travail offre par ailleurs une revue critique exhaustive des travaux consacrés à la conjoncture industrielle indienne.

RÉFÉRENCES

- CROUCH, H. (1979), *Indian Working Class*. Ajmer, Sachin Publications.
- DAS, A.N., NILAKHAN, V. & DUBEY, P.S. (1984), *The Worker and the Working Class. A Labour Study Anthology*. New Delhi, Public Enterprise Centre for Continuing Education.
- DAS, J.D. (1983), *Working Class Politics in Kerala*. Thundatil, Kariavattom.
- Economic and Political Weekly* (1981), Special Number on Indian Working Class, XVI (44-45).
- GUPTA, O.P. (1982), *Commitment to Work of Industrial Workers. A Sociological Study of a Public Sector Undertaking*. New Delhi, Concept Publishing.
- HAUSS, J. (1986), « The Working Poor and the Labour Aristocracy in a South Indian City : A Descriptive and Analytical Account », *Modern Asian Studies*, 20 (2), pp. 231-284.
- HEUZÉ, G. (1982), « Unité et pluralité des classes ouvrières indiennes », *Puruṣārtha*, 6, pp. 189-222.
- HEUZÉ, G. (1987a), « Les deux classes ouvrières du Pays d'entre les deux rivières », *Annales*, 2, mars-avr., pp. 265-282.
- HEUZÉ, G. (1987b), *Travail et travailleurs en Inde*. Nantes, Université de Nantes (« Les Cahiers du Lersco » 10).
- HEUZÉ, G. (1989), *Ouvriers d'un autre monde*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- HOLMSTRÖM, M. (1976), *South Indian Factory Workers*. Londres, Cambridge University Press.
- HOLMSTRÖM, M. (1984), *Industry and Inequality : The Social Anthropology of Indian Labour*. Cambridge, CUP.
- KAPADIA, A.R. & PILLAI, D. (1972), *Industrialisation and Rural Society*. Bombay, Popular Prakashan.
- LAMBERT, R.D. (1963), *Indian Factory Workers and Social Change in India*. Princeton, Nj., Princeton University Press.
- LAMBERT, R.D., GINSBERG, R.B. & MORE, S.J. (1986), *Transformation of an Indian Labour Market*. Philadelphia, Pa., John Benjamin Publications Company.
- MODDIE, A.D. (1990), *The Concept of Work in Indian Society*. New Delhi, IAS et Manohar Publications.
- MUKHERJI, I. (1985), *Industrial Workers in a Developing Society. A Sociological Study*. Calcutta, s.ed.
- MUNSHI, S. (1977), « Industrial Labour in Developing Economies : A Critique of the Labour Commitment Theory », *EPW*, XI, Review of Management, pp. M74-M87.
- NIEHOFF, A. (1959), *Factory Workers in India*. Milwaukee, Wisc., Board of Trustees.
- ORNATI, O.A. (1955), *Jobs and Workers in India*. Ithaca, Ny., The Institute of International and Labour Studies.
- PANDEY, S.M. (1969), *As Labour Organises : A Study of Unionism in Kanpur Textile Industry*. New Delhi, Sri Ram Centre.
- PECI (1984), *The Worker and the Working Class*. New Delhi, Sole distributors.
- PILLAI, S.P. (1968), *Men and Machines*. Bombay, Popular Prakashan.
- RAMASWAMY, E.A. (1978), *Industrial Relations in India : A Sociological Perspective*. Delhi, Macmillan.
- RAMASWAMY, E.A. (1981), *Industry and Labour. An Introduction*. New Delhi, Oxford University Press.

- RAMASWAMY, U. (1979), « Tradition and Change among Industrial Workers », *EPW*, Special Number on the Working Class, pp. 363-376.
- RAMASWAMY, U. (1983), *Work, Union and Community*. New Delhi, Oxford University Press.
- SENGUPTA, A. (1979), « The Workers' Needs and Expectations and Strategies of Motivation : The Indian Case », *EPW*, XIV, Review of Management, pp. M83-M90.
- SENGUPTA, C. (1982), « Industrial Man in India Reconsidered », *EPW*, XVII (22), pp. M54-M56.
- SENGUPTA, N. (1981), *Fourth World's Dynamics : Jharkhand*. New Delhi, Authors' Guild Publications.
- SHARMA, B.R. (1970), « The Industrial Worker : Some Myths and Realities », *EPW*, V (22), pp. 875-878.
- SHARMA, B.R. (1974), *The Indian Industrial Worker. Issues in Perspective*. Delhi, Vikas.
- SHETH, N.R. (1970), *The Social Framework of an Indian Factory*. Bombay, OUP.
- SHETH, N.R. (1977), « Sociological Studies of Indian Industrial Workers », *Sociological Bulletin*, 26, mar., pp. 76-90.
- SINHA, B.P. (1990), *Work Culture in the Indian Context*. New Delhi, Sage Publications.
- STREEFKERK, H. (1985), *Industrial Transition in Rural India. Artisans, Traders and Tribals in South Gujarat*. Bombay, Popular Prakashan.
- VAID, K.N. (1968), *The New Worker. A Study at Kota*. Bombay, Asia Publishing House.
- VAIDYA, S. (1984), *Rural Urban Economic Ties: How of Worker's Industrial Earnings to Rural Areas?* New Delhi, Maniben Kara Institute.

II

LES ETHNOLOGUES ET LE TRAVAIL EN INDE

L'approche ethnologique indienne, ou consacrée à l'Inde par des chercheurs étrangers au pays, n'est pas non plus centrée sur le travail ou sur les travailleurs en tant que collectifs ou niveaux de concrétisation de l'identité sociale. C'est le moins que l'on puisse dire. Il existe bien sûr des notations passionnantes dispersées dans les approches consacrées à la caste, à l'ethnie ou aux sociétés agraires, mais elles demeurent fragmentaires, et n'occupent que très rarement la place centrale. Il faut cependant mettre en valeur les efforts déjà anciens de L.P. Vidyarthi au Bihar, qui tente de replacer les tribaux du Chhota Nagpur dans le cadre de l'industrialisation, partielle et localisée, de leur région. Les écoles qui privilégient l'analyse des techniques, et visent à mettre en relation ces dernières, les cultures et les rapports sociaux, ont produit des travaux intéressants à propos de l'Inde, qui leur offre un champ de déploiement et d'interrogation extraordinaire. Pour ce qui nous concerne, les travaux disponibles expriment fréquemment un point de vue techniciste, ou se trouvent mobilisés par des préoccupations pratiques, et plus spécifiquement économiques, à court terme, qui ont pour caractéristique de donner peu d'importance à l'aspect social des choses. Le débat sur les « technologies adaptées » mobilise naturellement beaucoup d'énergies et il réduit nombre de perspectives. Les rapports de l'Humain et de l'outil ont été récemment mis en scène à propos de l'Inde dans un numéro de *Techniques et Cultures*, introduit par Marie-Claude Mahias, qui pose, entre autres enjeux essentiels, le problème du rapport des mots et des actes quand il s'agit de travail. Ces approches concrètes permettent remarquablement bien de relier plus facilement l'univers des pratiques de travail actuelles au substrat culturel ancien, bien qu'il semble très problématique, dans l'état actuel de nos connaissances, de tenter de les confronter au vécu du travail dans les ateliers et les usines.

Un renversement est opéré par l'anthropologie lorsqu'elle se focalise sur le système des castes lui-même, pris comme objet d'investigation et d'analyse. Ce renversement présente un intérêt accru lorsque l'anthropologie – interpellée par l'intensité des transformations en jeu dans la scène indienne contemporaine – s'interroge sur les modifications internes au système des castes et à la caste, dans leurs rapports avec les mutations économiques, sociales et politiques. À cet égard, les travaux des anthropologues indiens M.N. Srinivas et A. Beteille apparaissent particulièrement représentatifs ; ils ouvrent un vaste champ de réflexion et sont d'un apport immense.

Ayant effectué des études de village dans lesquelles sont observées les relations inter-castes, ces anthropologues considèrent cependant que les situations urbaines et industrielles constituent en tant que telles des terrains d'investigation pour l'ethnologue. Dans « Caste in Modern India », M.N. Srinivas souligne ainsi que « The ethnography of Indian urban life is conspicuous by its absence » et qu'un ensemble de questions se posent comme :

“To what extent do linguistic, territorial, caste and kin ties operate in a modern factory ? [...] Can we point the differences between traditional towns and modern towns ? Sometimes it is found that a factory is situated in a traditional town. Does this bring into existence any new patterns of social relationship and if it does, what is their relation to the traditional patterns ? How far caste, kin, language, religion and other bonds are relevant in determining the settlement pattern of a town in commercial enterprise, in the Trade Union, and cooperative movement and in politics and education ?... »

Semblablement, dans un article « Clerks and Skilled Manual Workers : Some Considerations for Research on Calcutta » (1970), A. Beteille – en suggérant des orientations de recherche micro- et macro-sociales – énonce la nécessité d'enquêtes menées selon la méthode de l'« observation participante » à l'intérieur d'une usine et dans des collectivités de voisinage.

L'étude qualitative des fonctionnements sociaux induits par les nouveaux contextes d'urbanisation et d'industrialisation apparaît donc clairement à ces chercheurs comme destinée à enrichir la somme des connaissances anthropologiques. En retour, l'approche qu'ils développent de l'évolution générale de la caste – dont on ne retiendra ici très rapidement que quelques points forts et bien connus – se présente comme un cadre d'analyse nécessaire à toute investigation.

En remettant en cause avec l'introduction du concept de sanskritisation les images réductrices du système des castes comme un univers clos et quasi immuable, M.N. Srinivas inaugurerait un débat important. Ce concept est ainsi défini par l'anthropologue :

“the process by which a low hindu caste or tribal or other group changes its customs, ritual, ideology and way of life in the direction of a high and frequently twice born caste. Generally such changes are followed by a claim to a higher position in the caste hierarchy than that traditionally conceded to claimant caste by the local community. The claim is usually made over a period of time, in fact a generation or two before the 'arrival' is conceded” (*Social Change in Modern India*).

La notion de sanskritisation importe donc, au cœur de la hiérarchie interne des castes, l'idée d'une mobilité sociale de caractère collectif, fondée sur des pratiques d'imitation qui la légitiment. M.N. Srinivas insiste sur le fait que « les changements de position » qu'elle implique ne correspondent pas à des « changements de

structure », que ces « changements de position » s'effectuent dans le cadre d'une conservation du système lui-même où règne une certaine compétition.

Parallèlement, les processus de sanskritisation, dont la sphère d'exercice est avant tout religieuse, n'apparaissent pas coupés des phénomènes économiques et politiques : si les forces économiques mises en jeu par la domination anglaise ont eu pour résultat l'augmentation de la mobilité interne au système des castes, la « puissance » et « l'activité » de la caste se sont accrues proportionnellement à la diffusion du pouvoir politique dans la population autochtone. Plus globalement, mobilité économique, mobilité sociale et sanskritisation semblent souvent liées : l'élévation économique d'une caste peut être suivie par sa sanskritisation et par sa revendication d'un statut supérieur dans la hiérarchie des castes. Une interdépendance réelle se manifeste donc entre ce que M.N. Srinivas considère comme les trois ancrages principaux du pouvoir dans le système des castes : rituel, économique et politique. Le développement des media et de la technologie moderne ont ainsi favorisé la propagation de la sanskritisation dont les interactions avec l'occidentalisation sont notables : M.N. Srinivas relève la contradiction qui gît dans le fait que l'occidentalisation croissante des brahmanes, associée à l'urbanisation, a pour pendant la progression de la sanskritisation dans les autres castes, comme si la sanskritisation était un « préliminaire » à l'occidentalisation.

À un niveau plus général, M.N. Srinivas constate que si les conceptions touchant la pollution se sont affaiblies, ce mouvement s'accompagne néanmoins d'un investissement accentué de la caste surtout dans les champs administratifs et politiques, mais aussi dans l'ensemble de la vie publique et sociale ; de nouvelles opportunités se sont ouvertes aux castes, notamment avec les transformations politiques et les mesures gouvernementales – opportunités que ces dernières ont fortement exploitées, entraînant le système des castes lui-même dans un changement global. On observe dans cette optique que l'essor des communications a poussé les castes à une meilleure organisation de leurs activités et à un plus grand dynamisme ; l'intensification de la conscience de caste se remarque particulièrement dans la prolifération des « banques de caste », des « hôtels de caste », des « journaux de caste », des « coopératives de caste », des conférences et meetings... M.N. Srinivas juge ainsi que la caste « is so tacitly and so completely accepted by all, including those who are most vocal in condemning it, that it is everywhere the unit of social action » (Srinivas 1959). Ces thèses l'amènent à exprimer son désaccord avec des interprétations qui voient par exemple dans la formation d'un « syndicat de caste » « un symptôme de la désintégration des castes » (Gough) ou dans « la compétition des groupes de caste » un « mépris des principes » et de la « tradition » du système des castes (Leach) (cités par M.N. Srinivas).

Témoignant d'un « détachement de la caste de sa matrice traditionnelle, locale et verticale », l'ensemble de ces manifestations actuelles de la caste où se joue la concurrence des groupes, mettent en scène aux yeux de M.N. Srinivas le déploiement d'une « solidarité » et d'une « intégration horizontale ». Des processus de « fusion » semblent donc aujourd'hui dominer le système des castes antérieurement marqué par des phénomènes de « fission », et ces changements ne sauraient être appréhendés comme le simple passage d'un système « fermé » à un système « ouvert » de stratification sociale.

L'étude, très concrète, d'une association de castes *Kurmi* par K.K. Verma, *Changing Role of Caste Associations*, illustre avec pertinence ces propositions.

K.K. Verma montre bien, à travers l'histoire de cette association entre 1894 et les années 1970, la mise en place d'un « réseau supra-ethnique » et « supra-local » et l'évolution de l'association vers la forme d'un groupe de pression économique et politique, et d'un « instrument de mobilisation politique ». L'association luttant d'abord pour l'accession des *Kurmi* au statut de *ksatriya*, au moyen d'une élaboration mythologique complexe, a peu à peu rationalisé son organisation donnant de plus en plus de place à des objectifs « séculaires » tout en poursuivant sa « réforme rituelle ». Ainsi, dans les années 1960, elle tente de se faire inclure dans la commission des « backward classes » et s'immerge dans les champs du politique, de l'éducation et de l'emploi. K.K. Verma rappelle à ce sujet cette expression très éloquente de Rudolph (1967) caractérisant de tels processus comme une « réincarnation démocratique de la caste ».

Estimant que la caste n'est plus une « structure sociale totale », pas plus que « la classe » dans la conjoncture indienne contemporaine, A. Beteille conduit ses réflexions à travers la notion entre autres de « status group » ; ce concept permet d'appréhender les multiples facteurs qui interviennent dans les modalités présentes de la caste et des groupes sociaux – travail, éducation, revenu... – et d'analyser leurs inter-relations. S'il juge que les nouveaux « status groups » qui s'élaborent pour l'avenir continueront à porter « sans aucun doute la marque du système des castes », en revanche les rapports entre caste, classe et pouvoir – que les transformations socio-économiques enjoignent à se dissocier comparativement, par exemple, à la situation antérieure où la classe était largement subsumée par la caste – sont conduits à prendre de nouvelles formes sur lesquelles l'attention doit être prioritairement portée.

RÉFÉRENCES

- BETEILLE, A. (1969), « The Politics of 'Non Antagonistic' Strata », *Contributions to Indian Sociology*, III, dec., pp. 17-31.
- BETEILLE, A. (1970), « Clerks and Skilled Manual Workers : Some Considerations for Research on Calcutta », *Journal of Indian Anthropological Society*, V (5).
- BETEILLE, A. (1981), *The Backward Castes and the New Social Order*. New Delhi, Oxford University Press.
- BETEILLE, A. (1983), *Equality and Inequality. Theory and Practice*. Oxford, OUP.
- BROUWER, J. (1987), « A Matter of Liminalities : A Study of Women and Crafts in South Asia », *Man in India*, 67 (1), pp. 1-22.
- CHATTERJEE, M. (1971), « The Concept of Seva : A Preliminary Exploration », *Man in India*, 51 (3), p. 182.
- ELWIN, V. (1939), *The Baiga*. Londres, John Murray.
- ELWIN, V. (1942), *The Agaria*. Londres, OUP.
- FISHER, E. & SHAH, H. (1970), *Rural Craftmen and their Work*. Ahmedabad, National Institute of Design.
- FORSTER, G.M. (1973), *Traditional Societies and Technical Change*. New Delhi, Allied Publishers.
- GUPTA, D. (1984), « Continuous Hierarchy and Discrete Castes », *Economic and Political Weekly*, XIX (48), pp. 2049-2053.
- LACHAÏER, P. (1984), *Techniques et milieux culturels, le vrai sens du travail dans la campagne indienne*. Plaquette anniversaire de l'École des hautes études industrielles. Paris.
- LACHAÏER, P. (1989), « Réseaux marchands et industriels au Maharashtra (Inde) : castes, sous-traitance et clientélisme ». Paris, EHESS (thèse de doctorat).

- MUKHERJEE, M. (1978), *Metal Craftmen in India*. Calcutta, Anthropological Survey of India.
- OMVEDT, G. (1976), *Cultural Revolt in a Colonial Society. The non-Brahman Movement in Western India*. Bombay, Scientific Education Trust.
- SENGUPTA, N. (1988), « Reappraising Tribal Movements, Legitimation and Spread », *EPW*, XVIII (21), pp. 1054-1058.
- SMITH, K.R. (1989), « Dialectics of Improved Stoves », *EPW*, XXIV (10), pp. 517-522.
- SRINIVAS, M.N. (1959), « Caste in Modern India », *The Journal of Asian Studies*, 16 (4), pp. 529-548.
- SRINIVAS, M.N. (1966), *Social Change in Modern India*. New Delhi, Orient Longman.
- SRINIVAS, M.N. (1987), *The Dominant Caste and Others Essays*. Oxford, OUP.
- Techniques et Cultures* (1989), *L'Inde*, juil.-déc., 14.
- VERMA, K.K. (1979), *Changing Role of Caste Associations*. New Delhi, National Publ. House.
- VIDYARTHI, L.P. (1969), *Social Implications of Industrialisation of India. A Case Study of Tribal Bihar*. Ranchi, Council for Cultural Research.
- ZIMMERMANN, F. (1989), *Le discours des remèdes au pays des épices*. Paris, Payot.

III

L'APPROCHE ÉCONOMIQUE

Les approches privilégiant les dimensions économiques, ou tout au moins certains aspects de ces dernières et tentant de les mettre en relation avec le vécu du travail, les pratiques du travail ou les aspects sociaux des milieux de travailleurs, constituent un domaine assez spécifique qui se trouve articulé autour de deux démarches principales. Les recherches sont nombreuses dans cette perspective et d'un niveau très souvent excellent, tendances qui se trouvent facilitées par le fort développement des études économiques en Inde. L'analyse des processus de mise au travail et des démarches de négociation (ou de non-négociation) collective dans le cadre des entreprises, ou dans un cadre moins restreint qui peut être la branche, le groupe sectoriel d'entreprises ou la région, se rapproche parfois de ce qui a été effectué en France par les courants de sociologie industrielle qui ont étudié le taylorisme et le fordisme, d'autres chercheurs replaçant leur démarche dans le cadre de perspectives qui mettent en scène le rapport salarial au plan le plus général. Dans cette optique, ce n'est pas seulement le patron (vu comme employeur, entrepreneur...) ou le travailleur qui sont en cause au travers de la pratique de négociation, et au travers de tout ce qui touche à la régulation des pratiques de revenus, mais la société tout entière, qu'il paraît possible de caractériser et de montrer sous un jour global. Ces approches concernent surtout les grandes villes et elles sont notamment centrées sur Bombay. E.A. Ramaswamy, déjà cité, nous a par exemple donné avec *Worker Consciousness and Trade Union Response in Bombay* (1988) une enquête comparative de la situation des relations professionnelles à Bombay, Madras, Calcutta et Bangalore. Elle permet de saisir combien les situations régionales diffèrent, dans un cadre structurel (structures sociales et économiques) qui frappe au contraire par son uniformité. La toute-puissance des intermédiaires se montre fortement relativisée par les stratégies adaptées, utilisées par les travailleurs, mais Ramaswamy insiste sur l'importance du contexte politique. Il pense que les salariés se montrent soucieux d'imposer un peu plus de démocratie à l'usine et dans les organisations syndicales, mais il expose en même temps comment ces avancées récentes se trouvent mises en cause par la

précarisation d'une partie croissante de la main-d'œuvre. Pour J. Banaji et R. Hensman, ce qui se passe dans l'entreprise explique beaucoup de choses, et ils insistent sur les particularités du processus de travail à l'indienne, qui est très loin d'être fatalement marqué par une basse productivité, en en profitant pour liquider quelques mythes comme celui qui voudrait que les salariés indiens soient voués aux chefs syndicaux professionnels.

La seconde approche met en scène diverses dimensions de ce que l'on a coutume d'appeler le marché du travail, malgré l'évidence indienne qui prouve bien que le travail n'est pas seulement, et pas usuellement, une marchandise et qu'il n'existe pas réellement de marché à ce niveau. Ces problèmes de définition sont cependant sans doute d'une importance secondaire. H. Joshi et V. Joshi nous ont par exemple donné en 1976 une étude approfondie de la situation de l'emploi à Bombay qui aide beaucoup à comprendre comment les différents types de travailleurs se répartissent au sein de la population active et, donc, à concrétiser le travail dans l'Inde d'aujourd'hui. Leur principale découverte, devenue maintenant d'une actualité encore plus brûlante, c'est que le pourcentage des activités effectuées dans le cadre des petites entreprises, sur les trottoirs ou dans les bidonvilles devient chaque année plus important, y compris dans les grandes métropoles connues pour leur vocation industrielle. T.S. Papola a démontré la même chose pour Ahmedabad, et N. Banerjee pour Calcutta. Les économistes partisans de la thèse du « secteur informel », et leurs critiques, ont beaucoup aidé à mettre l'accent sur les caractéristiques nouvelles de la main-d'œuvre salariée et non salariée des grandes agglomérations, et l'on a commencé de cette manière à reconnaître l'importance et les spécificités des modes non protégés et formalisés de mise au travail avant de commencer à comprendre leur articulation avec les centres de production à forte intensité capitaliste. Des enquêtes concernant des migrations vers les villes nous ont aussi donné des renseignements très intéressants à ce propos. Guy Poitevin et Hema Rairkar ont fort bien mis en valeur dans une publication peu connue (*Système de relations...*, 1986) la complexité des itinéraires de ces migrants, et ont signalé quels genres d'opportunités limitées leur sont imposés. La migration s'effectue généralement sans transition depuis le village reculé vers la grande métropole. Le migrant est souvent révolté et dégoûté par l'univers rural qu'il doit quitter mais il va lui demeurer lié car l'arrivée en ville est une véritable épreuve. Tout est hostile au nouveau venu, pourtant très vite porté à limiter ses prétentions. Les stratégies économiques sont à la fois familiales et personnelles, les contradictions entre l'égoïsme actif de celui qui croit lutter tout seul et les stratégies collectives de familles demeurées centrées au village entraînant d'assez nombreux conflits. Les jeunes pleins d'énergie qui viennent des fermes rêvent d'un garage ou d'un petit commerce mais ils butent très vite sur leur propre manque de savoir, de relations et de capitaux. Certains se lancent à la conquête de leur rêve avec une énergie folle, acceptant n'importe quelles conditions de travail, d'horaires et de salaires au grand profit des entrepreneurs de la construction ou de la mécanique qui les utilisent jusqu'à épuisement. Quelques-uns arriveront jusqu'à la petite boutique de planches et ramèneront fièrement de l'argent au village. D'autres, plus nombreux, réussiront à grappiller des éléments de formation professionnelle et deviendront des ouvriers, mal payés mais stabilisés, dans de petites entreprises. Les itinéraires de vie sont variés mais la plupart des migrants s'accrochent au peu qu'ils possèdent et leurs pratiques sont dominées par le souci de sécurité. Les textes de Jan Breman (dont le très important *Peasants, Migrants and*

Paupers..., 1985) font aussi partie des approches dans le cadre desquelles les dimensions économiques et la réalité sociale du travail se trouvent traitées ensemble, à leurs différents niveaux et dans la complexité de leurs relations réciproques. Breman montre comment la situation de migrant, les différences ethniques et statutaires et les particularités du contexte politique se combinent pour moduler la mise au travail, et modeler la vie et les consciences des travailleurs de la canne dans un contexte agraire mis en scène d'une manière exceptionnellement synthétique et détaillée. Breman nous a aussi donné avec « A Dualistic Labour System » une des analyses les plus pénétrantes dont nous disposons sur la question des statuts du travail et de leurs modes d'évolution. Ses travaux permettent notamment de remettre à la place subalterne, qu'elles semblent mériter, les thèses économiques dualistes (opposition des secteurs formels et informels) et les conclusions innombrables, souvent tacites, qui en avaient été tirées au niveau de la sociologie du travail et des travailleurs. Les travaux de J. Harris à Coimbatore se placent aussi dans cette perspective. Deepak Lal (le second tome de *The Hindu Equilibrium*, 1989) prend à la fois en compte la perspective du rapport salarial, avec une analyse très fouillée de l'évolution des salaires, et l'importance des problèmes de main-d'œuvre en tentant d'expliquer les migrations et ce qui passe au niveau de la main-d'œuvre surnuméraire.

RÉFÉRENCES

- BAGCHI, A. & BANERJEE, N., eds. (1981), *Change and Choice in Indian Industry*. Calcutta, K.P. Bagchi & Co.
- BANAJI, J. & HENSMAN, R. (1990), *Beyond Multinationalism. Management Policy and Bargaining Relationships in International Companies*. New Delhi, Sage Publications.
- BANERJEE, N. (1986), *Rural to Urban Migration and the Urban Labour Market*. Bombay, Himalaya Publications House.
- BREMAN, J. (1976), « A Dualistic Labour System. A Critique of the Informal Sector Concept. Labour Force and Class Formation », *Economic and Political Weekly*, XI (50), pp. 1939-1944.
- BREMAN, J. (1985), *Peasants, Migrants and Paupers, Rural Labour Circulation and Capitalist Production in West India*. Oxford, Oxford University Press.
- HARRIS, J. (1982), « Small Scale Production and Labour Market in Coimbatore. Character of an Urban Economy », *EPW*, XVII (24), pp. 993-1002.
- HARRIS, J., RODGERS, G. & KANNAN, K.P. (1989), *Urban Labour Market and Job Access in India: A Study of Coimbatore*. Genève, International Institute for Labour Studies.
- HEUZÉ, G. (1990), « Workers Struggles and Indigenous 'Fordism' in India », in *Work for Wages in South Asia*, s. dir. M. Holmström. New Delhi, Manohar Publications.
- HEUZÉ, G. (à paraître), *Informel, disiez-vous ? Éléments d'analyse des activités économiques à petite échelle dans le cadre urbain, suivis d'une discussion à propos des catégories de main-d'œuvre à partir de l'exemple indien*. Paris, ORSTOM.
- JOSHI, H. (1980), « The Informal Urban Economy and its Boundaries », *EPW*, XV (13), pp. 638-644.
- JOSHI, H. & JOSHI, V. (1976), *Surplus Labour and the City : A Study of Bombay*. New Delhi, OUP.
- LAL, D. (1989), *The Hindu Equilibrium, II : Aspects of Indian Labour*. Oxford, Clarendon Press.
- MAZUMDAR, A. (1980), *Immigration to Informal Sector. A Case Study in Urban Delhi*. New Delhi, s.ed.

QUELQUES REPÈRES POUR L'ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- PAPOLA, T.S. (1986), *The Indian Labour Market. Some Facets of its Characters and Functioning*. Laknau, Giri Institute of Labour Studies.
- PAPOLA, T.S. & SUBRAHMAYAM, K.K. (1975), *Wage Structure and Labour Mobility in a Local Labour Market. A Study in Ahmedabad*. Bombay, Popular Prakashan.
- POITEVIN, G. & RAIRKAR, H. (1986), *Système de relations et dynamiques socio-culturelles dans les migrations à la périphérie du centre urbain de Pune (Inde)*. Pune, Centre de recherches coopératives en sciences sociales.
- RAMASWAMY, E.A. (1988), *Worker Consciousness and Trade Union Response*. New Delhi, OUP.
- RANADIVE, K.R. (1982), *Accumulation, Employment and Labour Aristocracy*. Bombay, Tata Institute of Social Sciences.
- RAO, M.S.A. (1986), *Studies in Migrations : Internal and International Migrations in India*. Delhi, Manohar Publications.
- ROTHERMUND, D., KROPP, E. & DIENEMANN, G. (1980), *Urban Growth and Rural Stagnation. Studies in the Economy of an Indian Coalfield and its Hinterland*. New Delhi, Manohar Publications.
- RUDOLPH, L.I. & RUDOLPH, S.H. (1987), *In Pursuit of Lakshmi. The Political Economy of the Indian State*. Chicago/Londres, University of Chicago Press.
- SAXENA, D.P. (1977), *Rururban Migration in India : Causes and Consequences*. Bombay, Popular Prakashan.

IV

HISTOIRE ET TRAVAIL

L'approche historique a suscité depuis dix ans certains travaux des plus remarquables. Les chercheurs approfondissent de plus en plus leurs découvertes et une connaissance minimale de ce qui se fait en Histoire du travail et des travailleurs semble vraiment nécessaire si l'on veut élargir et relativiser sa perception. C'est malheureusement surtout l'Histoire de l'industrialisation qui se trouve mise en scène, quoique certains travaux s'intéressent depuis peu au travail et aux travailleurs d'époques antérieures, en mettant en lumière d'autres formes de mise au travail. Les métropoles de Bombay et Calcutta se sont vues le plus hâtivement approchées en détail, les travailleurs de l'industrie cotonnière, du jute et des mines demeurant les secteurs les mieux étudiés. Des recherches importantes concernent aussi les plantations et les mines d'or (Kolar) ou de charbon (Dhanbad, Asansol). Les optiques des historiens du travail sont diverses, puisqu'elles font par exemple entrer en jeu des perspectives économiques où interviennent le « marché du travail » ou/et les problèmes d'organisation du travail, des visions politiques relatives à l'histoire du mouvement d'Indépendance ou à d'autres mouvements sociaux d'importance, ou bien encore des approches plus anthropologiques centrées sur l'observation des métiers, des relations sociales dans les quartiers ou de la culture des travailleurs. Une partie des approches historiques sont des apologues du mouvement ouvrier, très souvent réduit à l'historiographie des syndicats. Ce n'est pas, en général, la perspective la plus intéressante pour notre propos, mais il est tout de même possible d'y trouver de nombreuses informations ponctuelles.

En ce qui concerne l'histoire de la main-d'œuvre industrielle, il semble nécessaire de signaler d'abord des ouvrages de R. Newman et de D. Morris sur les usines textiles de Bombay ; textes assez proches qui montrent bien le caractère essentiel mais extraordinairement ambigu et mouvant du rôle des intermédiaires-recruteurs

aux débuts de l'industrialisation. Chez Newman, qui s'attarde sur les problèmes organisationnels, la mise en place des systèmes de relations professionnelles, dans le cadre d'une situation coloniale, est mise en regard de ce qui est analysé comme le lent surgissement d'une conscience de classe parmi une main-d'œuvre migrante et profondément liée au monde rural. Plus récemment D. Kooiman, qui s'est aussi intéressé à la main-d'œuvre des plantations de café du Sud, a repris ce sujet pour la période 1918-1939. Il montre comment les ouvriers cotonniers ont commencé à utiliser la multiplicité de ceux qui prétendaient les dominer, et l'existence de contradictions de diverse nature dans leurs rangs, pour conserver et affirmer un degré relatif d'autonomie sociale, qui ne peut exister et durer que s'il n'est pas revendiqué en termes explicites. Ces approches ont été fréquemment centrées autour de l'analyse des conflits du travail, que la situation de Bombay exemplifie de manière particulièrement éclairante. Le texte de H. Van Wersh consacré à la grande grève de 1981-1983, durant laquelle les salariés ont cherché sans succès à sortir de leur effacement face à une situation de crise économique et à des mutations sociales qui les affectaient, constitue à cet égard un exemple particulièrement récent et intéressant. Sujata Patel traite de manière très prégnante la même époque et les mêmes types d'usines dans le contexte très particulier d'Ahmedabad. G. Chattopadhyaya et A.K. Sengupta, et R. Das Gupta ont traité de la constitution de la main-d'œuvre industrielle et minière au Bengale et au Bihar, en plaçant l'accent sur les aspects spécifiques de l'embauche et sur l'importance déterminante des conditions économiques : la surabondance de main-d'œuvre non qualifiée (et la rareté de bons spécialistes) est dans de nombreux cas aussi vieille que l'industrialisation. Cette main-d'œuvre ne se trouve pas toujours sur place, d'où la sophistication très hâtive des réseaux de recrutement et, dans le cadre d'une industrie fragile marquée par des cycles d'activité très irréguliers, l'utilisation préférentielle de travailleurs-paysans. D. Chakrabarty a aussi écrit un texte de grande valeur sur les travailleurs du jute au Bengale entre 1890 et 1940, qui contribue largement à mettre les études consacrées à Calcutta au rang de celles qui traitent de la métropole de Bombay. À propos des mines des bassins charbonniers du Bihar et du Bengale, il faut lire C. Simmons, qui décrit en détail les conditions de vie des mineurs d'or de Kolar et l'évolution du recrutement. Il s'attarde aussi sur la manière dont la quantité de main-d'œuvre féminine et infantile a pu évoluer en fonction des coûts salariaux. À ce stade, un détour économique et globalisant par S. Mundle et par D. Thorner, peut se révéler très éclairant.

En ce qui concerne les études historiques de caractère plus ethnographique, qui tentent de replacer le travail dans le cadre des milieux de vie, et qui ne restreignent pas leur champ au travail salarié, il faut faire une place spéciale à Raj Chandavarkar, et à son approche des ouvriers cotonniers du Bombay d'avant-guerre. Elle permet de montrer à quel point les réalités du travail salarié et de ce qui se passait au-dehors se trouvaient imbriquées, en permettant de comprendre le rôle spécifique joué par les dimensions communautaires, les rapports de voisinage et les relations entre la ville et les arrière-plans paysans. L'importance de la culture populaire, et le caractère spécifique de nombre de ses pratiques et représentations, ensemble ambigu et mouvant qu'il ne paraît possible de réduire ni à la perspective de caste ni à l'univers du labeur et de la pauvreté, fait partie des réalités essentielles qui se trouvent abordées par plusieurs participants des volumes de l'École des *Subaltern Studies* de R. Guha. La matière de ces volumes est trop riche et trop diverse pour être ici passée en revue mais il nous paraît important d'insister sur le fait que cette

approche permet de redonner au travail une grande partie de son importance (si souvent négligée dans les études « non subalternes »), tout en le relativisant dans le cadre des milieux et des époques différentes qui le portent. Cela veut dire parfois que les textes qui ne traitent pas directement du sujet ne sont pas les moins utiles à notre propos. On peut aussi signaler Vijaya Ramaswamy, qui étudie d'une manière particulièrement exhaustive et synthétique des milieux d'artisans – les tisserands de l'actuel Tamil Nadu – dont la connaissance paraît fondamentale pour comprendre les rapports des travailleurs, et notamment des travailleurs qualifiés, de la société en général et de l'État du XV^e au XVIII^e siècle. Il faut enfin donner une place spéciale à Nita Kumar, qui traite des artisans à Bénarès durant la majeure partie du XX^e siècle et qui ouvre des perspectives nouvelles et tout à fait passionnantes. Pour Nita Kumar, les milieux d'artisans se définissent autant par rapport à leur insertion dans l'espace urbain que dans une perspective de caste, ou d'ailleurs de classe. En ce qui concerne ces deux dernières dimensions, qui s'expriment à des niveaux divers, et se trouvent appelées à nombre de symbioses et de combinaisons, elles se trouvent à la fois remises en cause et conjuguées de manière spécifique par la culture et les milieux populaires, ensembles mouvants et complexes qui ne se définissent que rarement par rapport au travail, mais qui en vivent et qui déterminent largement son évolution. La mise en scène approfondie des Musulmans, au travail et dans la vie familiale et communautaire, augmente encore l'intérêt de cette mise en perspective. Chitra Joshi a effectué à Kanpur des approches qui vont dans le même sens, et qui sont également d'une grande finesse.

RÉFÉRENCES

- ALAM, J. (1985), *The Cotton Mill Industry of Eastern India in the Late Nineteenth Century*. Calcutta, Centre for Studies in Social Sciences.
- ARNOLD, D. (1980), « Industrial Violence in Colonial India », *Comparative Studies in Society and History*, 22 (2).
- BHATTACHARYA, S. (1981), « Capital and Labour in Bombay City », *Economic and Political Weekly*, XVI (42-43).
- BHOWMIK, S. (1981), *Class Formation in the Plantation System*. New Delhi, People's Publishing House.
- BROUGHTON, G.M. (1924), *Labour in Indian Industries*. Londres, Oxford University Press.
- CHAKRABARTY, D. (1989), *Rethinking Working Class History, Bengal 1890-1940*. Oxford, OUP.
- CHAKRAVARTHY, L. (1978), « Emergence of an Industrial Labour Force in a Dual Economy », *Indian Economic and Social History Review*, XV (3), pp. 249-305.
- CHANDAVARKAR, R. (1981), « Workers' Politics in the Mills Districts of Bombay between the Wars », *Modern Asian Studies*, XV (3), pp. 603-648.
- CHANDAVARKAR, R. (1985), « Industrialisation in India before 1947 : Conventional Approaches and Alternative Perspectives », *Modern Asian Studies*, 19 (3), pp. 623-668.
- CHANDAVARKAR, R. (1989), « Pour une nouvelle histoire de l'industrialisation de l'Inde coloniale », in R. Lardinois, ed., *Miroir de l'Inde*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 117-167.
- CHATTERJEE, R. (1976), « Class Conflict and Nation Building : Gandhi and the Indian Labour Movement », *The Indian Journal of Political Science*, 37 (4), pp. 42-57.
- CHATTERJEE, S. & DAS GUPTA, R. (1981), « Tea Labour in Assam : Recruitment and Government Policy, 1840-80 », *EPW*, XVI (44-45), pp. 1861-1868.
- CHATTOPADHYA, G. & SENGUPTA, A.K. (1969), « Growth of a Disciplined Labour Force. A Case Study of Social Impediments », *EPW*, IV (28), pp. 1209-1216.

- CHOUHARY, S. (1971), *Peasants and Workers' Movements in India, 1905-1929*. New Delhi, People's Publishing House.
- DAS GUPTA, R. (1976), « Factory Labour in Eastern India: Sources of Supply 1885-1946 », *Indian Economic and Social History Review*, XIII (3), pp. 277-326.
- DAS GUPTA, R. (1981), « Structure of the Labour Market in Colonial India », *EPW*, XVI (44-45), pp. 1781-1806.
- DAS GUPTA, R. (1982), « Emergence and Growth of Working Class », *EPW*, XVII (23), pp. 943-944.
- FRASCA, R. (1975), « Weavers in Pre-modern South Asia », *EPW*, X (30), pp. 1119-1122.
- HEUZÉ, G. (1989), *La grève du siècle*. Paris, L'Harmattan.
- JEFFREY, R. (1981), « India's Working Class : Punnappa-Vayalar and the Communist 'Conspiracy' of 1946 », *Indian Economic and Social History Review*, XVIII (2), pp. 97-122.
- JOSHI, C. (1981), « Kanpur Textile Labour : Some Structural Features of Formative Years », *EPW*, XVI (44-45), pp. 1823-1838.
- JOSHI, C. (1985), « Bonds of Community, Ties of Religion : Kanpur Textile Workers in the Early Twentieth Century », *The Indian Economic and Social History Review*, 22 (3), pp. 251-280.
- KELMAN, J.H. (1923), *Labour in India. A Study of the Conditions of Indian Women in Modern Industry*. Londres, Allen & Unwin.
- KOORMAN, D. (1989), *Bombay Textile Labour, Managers, Trade-Unionists and Officials, 1918-1939*. Amsterdam, Free University Press.
- KOORMAN, D. (1990), « Questions of Money. A Comparative Analysis of Ceylon Coffee Estates and Bombay Cotton Mills », in *Work for Wages in South Asia*, s. dir. Mark Holmström. New Delhi, Manohar.
- KRISHNA, C.S. (1989), *Labour Movement in Tamil Nadu*. Calcutta, K.P. Batchi & Co.
- KRISHNAMURTHI, J. (1967), « Changes in the Composition of the Working Force and Labour in India 1901-1951. A Theoretical and Empirical Analysis », *The Indian Economic and Social History Review*, IV (1), pp. 1-16.
- KULMAR, R. (1983), *Essays in the Social History of Modern India*. Delhi, OUP.
- KUMAR, N. (1988), *The Artisans of Banaras : Popular Culture and Identity, 1880-1986*. Princeton, Princeton University Press.
- KUMAR, N. (1989), « Labour, Capital and the Congress, Delhi Cloth Mill 1928-38 », *The Indian Economic and Social History Review*, XXVI (1).
- KUMAR, R. (1971), « The Bombay Textile Strike, 1919 », *Indian Economic and Social History Review*, VIII (1), pp. 1-29.
- KUMAR, R. (1983), « Family and Factory : Women Workers in the Bombay Cotton Textile Industry 1919-1939 », *The Indian Economic and Social History Review*, XX (1), pp. 81-110.
- LIETEN, G.K. (1982), « Strikes and Strike-breakers : A Bombay Textile Mills Strike 1929 », *EPW*, 22 (15-16), pp. 697-704.
- MASSELOS, J. (1982), « Jobs and Jobbery : the Sweeper in Bombay under the Raj », *Indian Economic and Social History Review*, 19 (2), pp. 101-139.
- MAZUMDAR, D., (1973), « Labour Supply in Early Industrialisation. The Case of the Bombay Textile Industry », *Economic History Review*, XXVI (3), pp. 477-496.
- MORRIS, D. (1965), *The Emergence of an Industrial Labour Force in India, Bombay Cotton Mills, 1854-1947*. Berkeley, University of California Press.
- MUNDLE, S. (1981), « Labour Absorption in Agriculture and Restricted Markets for Manufacturing Industry in Asia », *EPW*, XVI (19-20-21).
- MURPHY, E.D. (1977), « Class and Community in India. The Madras Labour Union 1918-1921 », *The Indian Economic and Social History Review*, XIV (3), pp. 291-322.
- MURPHY, E.D. (1981), *Unions in Conflict. A Comparative Study of Four South Indian Textile Centres 1918-1939*. New Delhi, Manohar Publications.
- MYERS, C.A. (1958), *Labour Problems in the Industrialisation of India*. Cambridge, Ma., Harvard University Press.

- NEWMAN, R. (1981), *Workers and Unions in Bombay 1918-1929. A Study of Organisation in the Cotton Mills*. Canberra, Australian University Press.
- OMVEDT, G. (1980), « Migration in Colonial India : The Articulation of Feudalism and Capitalism by the Colonial State », *Journal of Peasant Studies*, VII, (2), pp. 185-212.
- PATEL, S. (1984), « Class Conflict and Workers' Movement in Ahmedabad Textile Industry », *EPW*, XIX (20-21), pp. 853-864.
- PATEL, S. (1987 et 1991) *The Making of Industrial Relations. Ahmedabad Textile Industry 1918-1939*. New Delhi, OUP.
- PRAKASH, G. (1990), *Bonded Histories : Genealogies of Labor Servitude in Colonial India*. Cambridge, Cambridge University Press (« Cambridge South Asian Studies » 44).
- RAMASWAMY, V. (1985), *Textiles and Weavers in Medieval South India*. Oxford, OUP.
- REVRI, C. (1972), *The Indian Trade Union Movement*. New Delhi, Orient Longman.
- ROY, R. (1985), *Self and Society, a Study in Gandhian Thought*. New Delhi, Sage Publications.
- SAHA, P. (1978), *History of the Working Class in Bengal*. New Delhi, People's Publishing House.
- SEN, S. (1977), *Working Class of India. History of Emergence and Movement, 1830-1970*. Calcutta, K.P. Bagchi & Co.
- SIMMONS, C. (1990), « Up Coins, Down Corpses : Labour on the Kolar Gold Field, 1881-1955 », in *Work for Wages in South Asia*, s. dir. M. Holmström. New Delhi, Manohar.
- THORNER, D. (1957), « The Casual Employment of Factory Labour Force. The Case of India, 1850-1939 », *Economic Weekly*.
- THORNER, D. (1980), *The Shaping of Modern India*. Bombay, Allied Publishers.
- VAN WERSH, H. (1989), *Bombay Textile Strike 1982-83*. Amsterdam, Université d'Amsterdam.

V

LE TRAVAIL DANS LES APPROCHES SPÉCIALISÉES
ET MILITANTES

Il est parfois utile de quitter le champ spécifique des études consacrées au travail et aux travailleurs pour aborder le sujet sous un autre angle, ou pour voir traiter des domaines peu communs. Les études féminines, ou quelquefois féministes, émanent de ces écoles de pensée qui donnent en Inde au travail et aux travailleuses une place importante, sans que les titres des parutions soient toujours explicites à ce niveau. Un journal comme *Manushi* est par exemple nourri d'articles mettant en scène des aspects mal connus du travail qu'il est possible de replacer ensuite dans le cadre d'analyses moins spécialisées. Les féministes, ou « féminologues », ne sont par ailleurs pas seules à traiter de la division du travail ou des rapports de la structure familiale et du travail, mais leurs points de vue méritent souvent d'être pris en compte. Dans le récent recueil *Samaya Shakti*, plusieurs articles traitent ainsi de manière convaincante de l'appréhension des tâches durant la période de socialisation infantile et de la division du travail telle qu'elle est vécue du côté féminin. La présence de points de vue militants fait évidemment souvent partie de cette perspective. Il en va de même pour les nombreuses parutions consacrées (pour décrire ou dénoncer) au travail des enfants, au servage pour dettes, à la condition des membres de basses castes ou à l'exploitation des aborigènes.

Les « Études tribales » constituent une sous-discipline reconnue en Inde dont la production est considérable. On y trouvera des apports particulièrement importants, considérant le fait que ces aborigènes constituent, dans une diversité de cadres et de

perspectives que nous ne discuterons pas ici, l'un des groupes les plus significatifs de travailleurs manuels. La confrontation entre les cultures, et les univers conceptuels au travers de pratiques de travail différentes, est un sujet déjà largement abordé mais où il semble encore que beaucoup reste à faire. On regrettera à ce propos que les Musulmans, qui constituent un autre groupe aussi nombreux que significatif, soient très rarement abordés en tant que travailleurs, et que les faits qui touchent à cet aspect de leur situation se trouvent en général éludés dans les « Études musulmanes ». Différentes approches de science politique ou de sociologie, consacrées à la violence sociale, à la ville, ou à la jeunesse, peuvent enfin donner des indications importantes sur le travail dans l'Inde contemporaine.

RÉFÉRENCES

- AGGARWAL, A. (1985), *The State of Indian Environment. The Second Citizen's Report*. New Delhi, Science for Science and Environment.
- BAUD, I. (1989), *Forms of Production and Women's Labour : Gender Aspects of Industrialisation in India and Mexico*. Eindhoven, Université d'Eindhoven.
- DAS, A.D. (1982), *Agrarian Unrest and Socio-economic Change in Bihar 1900-1980*. Calcutta, Manohar Publications.
- DAS GUPTA, P.K. (1978), *Impact of Industrialisation on a Tribe in South Bihar*. Calcutta, Anthropological Survey of India.
- OMVEDT, G. (1982), *Nous démolirons cette prison*. Paris, Des Femmes.
- Samaya Shakti, A Journal of Women Studies (1989-1990)*. New Delhi, Centre for Women Development Studies.
- SEN, I. (1990), *A Space within the Struggle*. New Delhi, Kali for Women.
- SENGUPTA, N. (1982), *Fourth World Dynamics : Jharkhand*. New Delhi, Authors' Guild Publications.
- SHARMA, U. (1978), *Violence Erupts*. New Delhi, Radha Krishna.
- STREE SHAKTI SANGATHANA (1989), *We Were Making History. Life Stories of Women in the Telengana Peoples' Struggles*. New Delhi, Kali for Women.

*

Les rapports officiels, les manuels des universités, les articles de presse et d'innombrables sources annexes peuvent enfin servir à approcher et comprendre les réalités du travail. Parmi les rapports officiels, on trouve beaucoup d'ouvrages de statistiques mais les rapports des grandes Commissions sur le travail (1931 et 1969) et les publications annuelles du Bureau du Travail de Simla sortent de ces perspectives, qui peuvent d'ailleurs se révéler fort instructives. Les apports des textes répétitifs et formels consacrés aux « Relations industrielles », ou au « *Labour Welfare* », ne sont généralement pas considérables mais on y trouvera nombre de renseignements sur un cadre juridique qui occupe une grande place dans certains contextes. On pourra enfin se référer aux très nombreux textes édités par des partis politiques, des syndicats, des groupes de défense des droits de l'Homme et des organisations caritatives ou assimilées à propos d'événements, d'organisations ou de problèmes particuliers. Dans ces perspectives ce sont les tendances de gauche et d'extrême gauche qui ont été et qui demeurent les plus prolifiques ; mais les plumes de toute tendance, à commencer par celles qui se revendiquent de Gandhi, ont amplement écrit sur le travail en Inde.

REPÈRES

- Government of India (1969), *Report of the National Commission on Labour*. New Delhi, Government of India Press.
- Royal Commission on Labour (1931), *Main Report*, Bombay.
- Report for the Royal Commission on Labour (1892). Londres, Parliamentary Papers.
- UNESCO (1961), *Social and Cultural Factors Affecting Productivity of Industrial Workers in India*. New Delhi, United Nations Organisation.